

Kissinger, ou le dernier diplomate

Par **Philippe Moreau Defarges**

Philippe Moreau Defarges, ancien diplomate, est chercheur à l'Ifri.

Kissinger inspire, dans la deuxième moitié du xx^e siècle, les choix fondamentaux de la diplomatie américaine. Mais d'où viennent ses références dominantes ? Metternich et sa vision d'un ordre international conservateur, Bismarck et son relativisme démocratique y ont toute leur place. Quelle pertinence a aujourd'hui la conception kissingérienne, dans un monde marqué par la diversification des acteurs de la vie internationale et l'éclatement de l'ordre interétatique ?

politique étrangère

Le 27 mai 2016, Henry Kissinger célèbre ses 93 ans, réaffirmant sa position de pivot, d'homme-phare de la diplomatie américaine. En 2016, deux livres, opposés dans leurs visions de *Dear Henry* mais se répondant, montrent, l'un comme l'autre, que Kissinger ne cesse, tout au long de la seconde moitié du xx^e siècle, d'être l'inspirateur des choix fondamentaux de la politique étrangère des États-Unis.

Pour Greg Grandin¹, Kissinger est un Méphistophélès, un docteur Mabuse, un docteur Folamour, chez lequel la volonté de puissance, nourrie de pessimisme germanique, vise à imposer une paix absolue autour d'une Amérique dont la puissance ne doit jamais être soupçonnée de faiblesse. Grandin, non sans arguments, conclut que l'intervention américaine de 2003 en Irak, loin d'être en rupture avec le réalisme calculateur du collaborateur de Richard Nixon, s'inscrit dans le projet kissingérien de « paix perpétuelle », prétendant recréer un Irak démocratique intégré à l'ordre planétaire américain.

Niall Ferguson, historien britannique, professeur à Harvard – l'université d'Henry Kissinger – écrit, lui, ce qui constitue peut-être son œuvre

1. G. Grandin, *Kissinger's Shadow*, New York, Saint Martin's Press, 2015.

majeure, en racontant en deux volumes la vie de Kissinger². Dans sa préface, Ferguson explique que son ouvrage repose sur un accord écrit entre Kissinger et lui-même, le premier s'engageant à strictement respecter l'indépendance du second, ce dernier veillant à faire preuve d'une extrême rigueur dans la présentation et l'examen des faits. Le résultat – limité pour le moment à un tome – est impressionnant par la qualité des analyses et, au final, pour l'homme Kissinger lui-même, son cheminement constamment en interaction avec les grands événements de l'époque, du triomphe du nazisme en Allemagne aux interventions américaines dans le tiers-monde (Vietnam, Irak).

1923-1969 : Avant *Dear Henry*, la construction d'un personnage

Nous savons tous que l'enfance d'abord et surtout, puis à un moindre degré la jeunesse, sont le creuset du « misérable petit tas de secrets » (André Malraux) qu'est en définitive un homme. Henry Kissinger naît et grandit dans la tourmente de l'histoire. Ici s'installe tout de suite le mystère de l'homme : comment tout ce maelström le modèle-t-il ?

Une enfance et une jeunesse au cœur de l'histoire

Henry Kissinger est d'abord allemand et juif. Il vit ses 15 premières années à Fürth, ville industrielle à l'ouest de Nuremberg en Bavière. D'emblée, l'histoire rôde. La république de Weimar, si peu, si mal aimée, et pourtant si créatrice, ne cesse d'agoniser, allant de crise en crise. Dans les brasseries de Munich, Hitler vaticine. Bientôt Nuremberg sera le haut lieu de nuits wagnériennes, sous les projecteurs d'Albert Speer, l'architecte favori du Führer.

Pourtant Kissinger a une enfance normale (au moins jusqu'en 1933), dans une famille aisée et cultivée. Il est juif, va régulièrement à la synagogue, étudie la Torah, est inscrit dans un club juif de jeunesse.

À partir de 1933, la famille Kissinger vit dans sa chair la haine du nazisme, et comprend qu'il faut partir. Deux frères du père d'Henry quittent l'Allemagne. Le 20 août 1938, moins de trois mois avant la Nuit de Cristal (10 novembre 1938), c'est au tour d'Henry et de ses parents de partir pour rejoindre les États-Unis.

2. En 2015 est paru le premier tome : N. Ferguson, *Kissinger, 1923-1968*, Londres, Penguin Books. Ce premier tome couvre les 45 premières années de la vie de Kissinger, longue période d'apprentissage avant la venue aux affaires. Le deuxième tome traitera des années de pouvoir (1969-1977) puis de l'après-pouvoir, Kissinger devenant l'un des *wise men* systématiquement consultés par les administrations successives.

Henry Kissinger vit pleinement la Seconde Guerre mondiale et ses lendemains. Il se trouve en première ligne dans les durs combats contre l'ultime offensive allemande des Ardennes, en décembre 1944. Il fait partie de ces soldats horrifiés qui découvrent les camps, les cadavres entassés, et prennent en charge les survivants squelettiques. La guerre terminée, Kissinger reste en Allemagne, participant à la dénazification, et à ses équivoques : ne faut-il pas travailler avec les Allemands, les décréter vite récupérables ?

La part cachée

«Fürth ne suscite qu'indifférence en moi³», «Ma vie à Fürth s'est déroulée sans me laisser aucune impression durable ; je ne me souviens d'aucun incident intéressant ou amusant», dit-il en 1958, lors d'une visite dans sa ville natale. Kissinger admet quand même, en passant, avoir été battu par des bandes nazies. L'homme officiel, le personnage, l'auteur demeure muet sur cet héritage de souffrance et d'arrachement. Kissinger n'a jamais masqué son identité juive, elle va de soi pour lui. En même temps, rien ne semble être «juif» chez lui. À l'opposé de son cadet Woody Allen (né en 1935), Kissinger – s'il s'amuse à se moquer de sa vanité –, apparaît étranger à l'humour juif. Comment Henry Kissinger se présenterait-il comme l'un de ces pauvres errants dépenaillés pataugeant dans les malheurs du monde ? Comment accepterait-il d'être un Joseph K. attendant son procès, se perdant dans un labyrinthe bureaucratique ?

Le passé s'accroche tout de même à Kissinger, ne serait-ce que par cet accent germanique qu'il n'a jamais perdu, et qui fait qu'il ne sera jamais un Américain tout à fait comme les autres. Kissinger avoue lui-même que son vocabulaire allemand demeure modelé par la passion de sa première adolescence : le football ! Mais ce sont là des voies d'accès bien étroites pour accéder à la part profonde de l'homme Kissinger.

Une troublante interrogation surgit tout de même : peut-être Kissinger retient-il de son passé terrible une étrange fascination pour la force brutale, imbue d'elle-même, insensible à la souffrance... Kissinger n'hésite pas, dans le livre qui l'impose comme l'un des penseurs de la stratégie américaine⁴, à considérer l'arme nucléaire – dans sa forme tactique – comme une arme devant et pouvant être utilisée. Dans les années 1969-1973, lors des marathons usants qu'il mène avec les Nord-Vietnamiens pour sortir les États-Unis du borbier vietnamien, Kissinger ne dissimule pas son admiration

3. N. Ferguson, *Kissinger, 1923-1968*, op. cit., p. 35.

4. H. Kissinger, *Nuclear Weapons and Foreign Policy*, New York, W. W. Norton & Company, 1957.

pour cet ennemi inflexible, sûr de sa victoire et prêt à subir les raids les plus massifs. Kissinger entre alors, sans exprimer le moindre trouble de conscience, dans une compétition de la mort, ordonnant les frappes les plus aveugles notamment sur des populations incapables de toute riposte (sur le Laos ou le Cambodge ravagés par les bombes américaines).

Les maîtres de Kissinger, plus un grand absent

Enfin, Kissinger est aussi, et se définit d'abord, comme un intellectuel, un lecteur avide éprouvant le besoin insurmontable de formuler concepts et raisonnements. Quatre personnages, fort différents, le forment comme penseur, l'inspirent, le guident dans le labyrinthe de l'histoire, tel Virgile guidant Dante aux Enfers.

Le bâtisseur d'utopies rationnelles ; *Le Promeneur de Königsberg*, d'Emmanuel Kant (1724-1804), assigne à Kissinger son but suprême, sans doute trop colossal pour être assumé comme tel : la paix perpétuelle et universelle. Kissinger, fils lointain de Kant, se veut aussi l'enfant adoptif du père de la Société des Nations, le président Thomas Woodrow Wilson.

Le prophète des fins de monde ; le philosophe allemand Oswald Spengler (1880-1936), auteur du très célèbre *Déclin de l'Occident* (1916-1920), est l'incontournable référence du pessimisme. Le pire est toujours sûr ; le politique, tel Sisyphe, ne doit jamais cesser de combattre l'inexorable dégradation de tout ordre, tout en étant conscient qu'il finira par perdre.

L'administrateur d'un ordre en voie de disparition ; Klemens Metternich (1773-1859) fait accéder Kissinger à la notoriété, le jeune Henry consacrant sa thèse de doctorat – remarquée et transformée en livre – à l'Europe du Congrès de Vienne⁵. Metternich annonce le Kissinger conseiller (1969-1977), créateur et administrateur d'un équilibre non pas européen mais mondial, autour de Washington, Moscou et Pékin.

Le cynique piégé par ses constructions ; parmi les écrits non publiés d'Henry Kissinger figure une biographie inachevée d'Otto von Bismarck (1815-1898). Le chancelier de fer, le « révolutionnaire blanc » s'approprie méthodiquement une révolution qu'il hait viscéralement pour ses idées de nation, de légitimité populaire, d'égalité, de justice sociale. Bismarck met ces idées au service du royaume de Prusse, ce dernier ne pouvant se soustraire à sa mission historique : l'unification de l'Allemagne.

5. H. Kissinger, *A World Restored: Metternich, Castlereagh and the Problems of Peace, 1812-1822*, thèse de doctorat, 1957.

Ces quatre références, toutes appartenant à l'aire culturelle germanique, révèlent un Kissinger tiraillé entre une ambition extrême – créer, façonner sa propre réalité –, et le souci d'agir, de faire, et donc de bricoler le matériau qui s'impose à lui.

Il manque à ce panthéon celui qui pourrait apparaître comme le grand prédécesseur de Kissinger : le Florentin Nicolas Machiavel (1469-1527), penseur qui réduirait tout jeu politique à de purs rapports de force. Peut-être le besoin de théorisation du Germano-Américain Kissinger s'accommode-t-il mal du réalisme prudent du Florentin, qui se borne à commenter l'histoire romaine, ou à fournir quelques recettes de pouvoir au prince. À l'époque de Machiavel, l'idéologique n'a pas encore été inventé : l'homme, qu'il soit romain ou italien, reste mû par des « passions éternelles ». Kissinger, lui, ne peut échapper à l'idéologique, tant du fait de son destin personnel qu'en raison de son travail d'historien centré sur l'Europe de 1792-1918, où idées révolutionnaires et principes monarchiques se livrent une lutte à mort. Finalement, pour Kissinger, Machiavel ne serait qu'un bon artisan italien, peu apte aux grandes constructions intellectuelles.

1969-1977 : la griserie du pouvoir

Décembre 1968. Kissinger vient d'être désigné par le prochain président des États-Unis, Richard Nixon, comme conseiller pour la Sécurité nationale. Kissinger rayonne, exulte. Il est le meilleur, et voici reconnus ses mérites. Il va pouvoir prouver sur la scène mondiale son incontestable supériorité.

Henry Kissinger est en poste de 1969 à 1977, sous Richard Nixon puis Gerald Ford, d'abord comme conseiller pour la Sécurité nationale puis, tout en gardant cette fonction, comme secrétaire d'État des États-Unis.

Le professeur et le président

Depuis Platon et Denys de Syracuse, la relation entre l'homme d'idées (philosophe, professeur, intellectuel) et le maître du pouvoir tourne toujours mal. Le premier, devenant le conseiller du prince, se persuade qu'il sera écouté et pourra enfin instaurer le régime idéal. Mais le véritable patron n'a aucune intention de se laisser dicter sa conduite au nom d'une utopie irréalisable. Le philosophe n'a plus qu'à remâcher sa déception et à retourner à ses chères études. Le même malentendu se répète entre Voltaire et Frédéric II de Prusse, entre Diderot et Catherine II de Russie, entre le géopoliticien Karl Haushofer et Hitler.

Qu'en est-il donc des relations entre Kissinger, l'une des plus célèbres « têtes d'œuf » de la très prestigieuse Harvard, et Nixon, le politicien qui n'a jamais rien obtenu facilement ? Les deux hommes ne seront jamais intimes ; la chaleur humaine, l'amitié ne sont pas leur fort. Ce qui les soude, c'est leur soif insatiable de reconnaissance, leur méfiance insurmontable des autres (chacun ayant systématiquement recours aux écoutes). Les deux hommes forment un duo ou un couple presque parfait. Nixon est fondamentalement mal à l'aise, il le sait mais il a le pouvoir – il le sait aussi. Kissinger, lui, est un charmeur, un séducteur, un *showman*, ne cachant pas son plaisir des paillettes et des scintillements du spectacle. Kissinger, tel un prestidigitateur, a l'art de disparaître pour réapparaître là où on ne l'attend pas (ainsi, en 1971-1972, lors de la préparation de la visite historique de Richard Nixon dans la Chine de Mao Zedong). Mais Kissinger ne saurait ignorer qui est le chef. Enfin, lorsque Kissinger rejoint la Maison-Blanche, il est depuis longtemps guéri de son idéalisme (si jamais il a été attiré par un quelconque utopisme).

Une conjoncture metternichienne

Les années Kissinger (1969-1977), si elles n'échappent pas aux remous constants de l'actualité (en 1973, premier choc pétrolier), appartiennent à ces moments privilégiés où l'horloge de l'histoire, semble-t-il, s'arrête, ou au moins ralentit. De même, les années 1815-1830 font-elles croire à une Restauration, à un retour à l'Ancien Régime, la Révolution française et l'empire napoléonien n'ayant été que de mauvais rêves. De même, les années 1871-1890 paraissent instaurer un équilibre européen promis à une forme d'éternité, sous la garde du magicien Bismarck.

En 1973-1975, la guerre américaine du Vietnam s'achève enfin. Le triangle Washington-Moscou-Pékin, consacré par l'accueil de Richard Nixon en Chine (février 1972), confère au face-à-face Est-Ouest un équilibre plus flexible. Le monde soviétique continue de se momifier. La Chine sort lentement des bords en avant à répétition du maoïsme. L'antagonisme idéologique s'impose comme le fondement d'un ordre appelé à durer, la diplomatie se réduisant à une gestion codifiée des crises (comme sous l'Europe du Congrès de Vienne, ou celle de Bismarck). La diplomatie serait un pur jeu de pouvoir, débarrassé des scories de l'idéologie, comme le racontera *Diplomacy*⁶.

La Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE, Helsinki, 1973-1975) illustre cette fiction de la suspension du temps. La CSCE, voulue par l'URSS, consacre dans son acte final les frontières et le

6. H. Kissinger, *Diplomacy*, New York, Simon & Schuster, 1994.

système européens issus de la Seconde Guerre mondiale. Les Occidentaux sont pleinement d'accord pour cette officialisation d'un ordre dont ils s'accommodent fort bien. Mais par acquit de conscience, ils demandent et obtiennent des dispositions sur la libre circulation des personnes, le droit des familles à se réunir... Sans, semble-t-il, s'en rendre bien compte, les diplomates mettent en place une machine infernale, les accords d'Helsinki, dont s'emparent les mouvements de droits de l'homme, et qui contribueront à dynamiter le bloc soviétique.

Kissinger, dont l'humilité n'est pas la qualité première, se veut un « créateur de la réalité », de sa réalité, façonnant un monde conforme à son rêve. En fait, il bricole le plus souvent. Le règlement du dossier vietnamien, entre 1969 et 1973 (accords de Paris) et la prise de Saigon par l'armée nord-vietnamienne en 1975, résultent de compromis apparents, la moindre avancée se bloquant très vite, un tapis de bombes étant requis pour faire redémarrer le processus. « L'intervalle de décence⁷ », cette période garantissant le maintien temporaire d'un Sud-Vietnam indépendant après le retrait des forces américaines, a bien existé. Hanoï est contraint de retenir deux ans (1973-1975) son déferlement sur le Sud. En 1973, Kissinger, conjointement avec son frère en cynisme, le Nord-Vietnamien Le Duc Tho, est récompensé par le prix Nobel de la paix, qu'il reçoit comme un honneur légitime, alors que son partenaire le refuse.

Kissinger, un créateur de réalité ?

L'équipe Nixon-Kissinger a tout de même une authentique grande année : 1972, avec la venue du président en Chine (en février) et le sommet Brejnev-Nixon de Moscou (en mai), Nixon étant réélu triomphalement en novembre. Dans les succès diplomatiques, Nixon, piégé par sa personnalité torturée, n'est jamais chaleureusement salué pour ce qu'il a fait. Pourtant, rien ne serait possible sans sa réflexion et ses décisions. Mais, dès avril 1973, la mécanique du Watergate s'enclenche, Nixon ne pouvant s'en prendre qu'à lui-même et à son recours obsessionnel aux écoutes téléphoniques.

En novembre 1973, à la suite de la guerre israélo-arabe du Kippour, Kissinger (son patron s'enfonçant dans le scandale du Watergate) peut croire à sa chance de « recréer le réel » à lui seul. L'Égypte d'Anouar el-Sadate, alliée de l'URSS, ayant réussi à effrayer l'État hébreu, bascule du côté américain. Kissinger, allemand, juif et américain, peut se convaincre

7. H. Kissinger, « The Vietnam Negotiations », *Foreign Affairs*, n° 2, 1969, p. 38-50.

qu'il est celui qui fera la paix entre Israéliens et Arabes. Entre novembre 1973 et septembre 1975, Kissinger négocie avec succès deux accords de désengagement militaire entre Israël et l'Égypte, et un entre Israël et la Syrie⁸. Pourtant la percée historique ne s'opère pas. Les navettes épuisantes de *Dear Henry* ne brisent pas la méfiance mutuelle entre Israéliens et Arabes, excluant tout apogée médiatique comme une poignée de mains entre les anciens ennemis. La rupture créatrice survient deux ans plus tard, et elle est le fait d'un homme qui, sans doute consciemment, y risque sa vie. En novembre 1977, Sadate s'invite à Jérusalem, ne demandant rien d'autre que de faire la paix avec son ennemi. Le 6 octobre 1981, le président égyptien meurt assassiné. Kissinger, lui, n'aura été qu'un excellent intermédiaire.

Metternich, Bismarck, Kissinger

Kissinger tient à s'inscrire dans l'histoire, se référant à deux autres figures majeures du jeu international : Metternich et Bismarck. Les trois hommes semblent être hantés par la formule centrale du prince de Lampedusa : « Tout doit changer pour que rien ne change⁹. » Il faut dompter l'histoire tout en sachant qu'il ne s'agit que d'une illusion sans doute nécessaire. Chacun des trois se trouve dans une situation historique bien spécifique. Mais les trois situations s'éclairent l'une l'autre, soulignant l'aveuglement – inconscient ? délibéré ? –, ou même l'arrogance de Kissinger, cette arrogance qui constitue souvent le reproche majeur adressé à *Dear Henry*.

Metternich assume le pouvoir alors que tout a déjà changé. La Révolution française, les bouleversements de l'empire napoléonien ont eu lieu, ont transformé irréversiblement l'Europe. Metternich le sait, ayant discuté longuement avec l'incarnation du nouvel âge, Napoléon. Pour Metternich, la restauration requiert des monarques conscients du péril mortel auquel ils ont survécu, et donc soumettant leurs rivalités à un mécanisme institutionnel, le système des Congrès. Il est défini comme un vaniteux : mais n'est-ce pas la plus remarquable des qualités pour un courtisan dansant sur un volcan et condamné à faire semblant de croire que l'Ancien Régime durera toujours ? Kissinger n'est-il pas dans la même position lors de son passage au pouvoir (1969-1977), se persuadant que l'ordre Est-Ouest était voué à durer éternellement ?

Bismarck gouverne un demi-siècle après Metternich, dans les années 1860-1880. Lui ne peut plus faire comme si la rupture n'avait pas eu lieu.

8. *Dear Henry* se laisse parfois emporter par de surprenants enthousiasmes. S'étant entretenu avec le dictateur syrien Hafez Al-Assad (1928-2000), père de Bachar, Kissinger n'hésite pas à le qualifier de « Bismarck des Arabes »... En 2017, l'unificateur des Arabes semble plus loin que jamais...

9. G. T. di Lampedusa, *Le Guépard*, Paris, Points, 2007.

Le junker prussien, réactionnaire avoué, se coule dans les habits de la modernité, pensant sauver l'ancien monde par quelques tours de passe-passe. Il brandit le principe des nationalités, transformant le roi de Prusse en empereur d'Allemagne. Il fait adopter une législation sociale progressiste pour stopper la vague socialiste. Mais le chancelier de fer est d'une impitoyable lucidité. Il sait qu'il est condamné à perdre. Il échoue à endiguer le développement de la social-démocratie. Le cauchemar des coalitions, qu'il parvient à empêcher sous son gouvernement, se matérialise dès les années 1890 avec l'alliance franco-russe. L'Allemagne finit en cendres en 1945. La Prusse, déclarée coupable des crimes de l'Allemagne par la Grande Alliance, est dissoute.

Un siècle après Bismarck, Kissinger ne montre pas la lucidité désabusée de ses aînés. Henry Kissinger, lui, est un *homo democraticus*. Il survit grâce au refuge que lui offre la première démocratie du monde. Totale­ment impliqué dans la tragédie américaine du Vietnam, dans les enchaînements implacables de la présidence Kennedy (le 2 novembre 1963, assassinat de Ngô Dinh Diêm, président du Sud-Vietnam, à l'instigation de la CIA, trois semaines avant les coups de fusil de Dallas) à la prise de Saigon par les chars nord-vietnamiens en 1975, le dilemme est pour lui au sein même de la démocratie. Les États-Unis, promoteurs de la démocratie dans le monde depuis la Seconde Guerre mondiale, peuvent-ils garder le monopole de l'idée démocratique ? Dans la guerre du Vietnam, la démocratie est-elle du côté de Washington, défenseur du droit des Sud-Vietnamiens à ne pas être conquis par leurs frères du Nord, ou du côté de Hanoï, porte-parole intransigeant de l'unification des Vietnamiens au sein d'un même État ? Kissinger, tenu par l'obsession américaine de tourner la page de la guerre du Vietnam, ne se pose pas ce genre de questions. Le pouvoir interdit désormais à l'intellectuel toute prise de distance.

1978-20... : après le pouvoir, après Kissinger

Dès le milieu des années 1970, avant même de sortir de la sphère du pouvoir, Kissinger, inexorablement marqué tant par le Vietnam que par le Watergate, se démode, contesté ou même rejeté tant à gauche qu'à droite pour son «a-idéologisme». Les administrations Carter et Reagan sont et se revendiquent idéologiques. Il faut promouvoir les droits de l'homme (Carter), ou abattre l'empire du mal (Reagan). Le 11 septembre 2001 installe sur la scène une forme imprévue et inquiétante d'affrontement idéologique : la démocratie occidentale n'a plus face à elle un système idéologique identifiable mais une hydre, chaque radicalisme extrémiste décapité en produisant de nouveaux, plus redoutables. Parallèlement et simultanément, la géopolitique la plus traditionnelle revient avec ses jeux dangereux d'alliances (l'ennemi de

mon ennemi est mon ami) : bras-de-fer entre États-Unis et Chine ; volonté de revanche de la Russie ; affrontement Iran-Arabie Saoudite...

Toutefois Kissinger, toujours servi par son intelligence supérieure, ses dons d'homme de spectacle, son sens de ses propres intérêts, ne se laisse pas mettre de côté. Il se réinvente en grand sage (*wise man*) : il est celui que l'on doit absolument consulter sur toute question géopolitique.

Des livres hantés par la permanence

Kissinger a désormais le loisir d'être un grand auteur, écrivant de copieuses mémoires, mais aussi soucieux d'exister par des essais voulus majeurs. Trois, parmi d'autres, mettent en lumière la démarche kisingérienne, ainsi que ses limites.

En 1994, *Diplomacy* doit être l'ouvrage définitif sur la diplomatie, référence incontournable pour tous ceux se consacrant à ce domaine. Le livre constitue une très solide histoire des jeux de la puissance en Europe, puis dans le monde, depuis l'âge classique – Richelieu (1585-1642) étant posé comme un fondateur, le cardinal ayant subordonné sa conviction catholique à la valeur suprême de la raison d'État. Mais y a-t-il quelque chose de vraiment nouveau dans ce beau livre ?

Kissinger ne dépasse pas la diplomatie interétatique Kissinger ne va pas au-delà de la diplomatie interétatique. Les mouvements des sociétés – ruptures idéologiques, innovations technologiques, changements des structures sociales, conflits de classes... – ne retiennent guère son attention, comme si les manœuvres de la puissance avaient lieu au-dessus des sociétés, obéissaient à des lois propres et immuables.

Kissinger ne s'interroge guère sur les mutations structurelles de la diplomatie : encadrement croissant et pénétration des souverainetés étatiques par des normes de toutes sortes, économiques, sanitaires, écologiques ; multiplication des bureaucraties supranationales tant techniques que politiques ; mise hors-la-loi de la guerre...

Puis vient *On China*¹⁰. Ce livre peut être lu comme un manuel destiné aux hommes d'affaires désireux de tout savoir sur le mystère chinois. Comment peut-on être Chinois ? Kissinger analyse méthodiquement les caractéristiques du « Chinois éternel » : la conscience de porter une histoire

10. H. Kissinger, *On China*, New York, Penguin Press, 2011.

multimillénaire ; la croyance en un mandat du ciel ; l'inscription des hommes dans un ordre cosmique et social qui les définit totalement ; le souci de la perte de la face ; le goût irréprensible du jeu...

Kissinger acquiert sa connaissance de la Chine assez tardivement, à l'approche de la cinquantaine. Il n'appréhende le dragon qu'à travers les officiels du maoïsme, qui flattent son désir de ne jamais descendre des hauteurs de l'histoire. Mais la Chine des dernières décennies du xx^e siècle est-elle encore l'empire du Milieu, persuadé d'être le monde, rejetant dédaigneusement tout ce qui vient de l'étranger ? La Chine post-maoïste est sans doute emportée par sa plus grande rupture historique : la voici jetée dans le monde, accueillant investissements, techniques, touristes de l'extérieur, des millions de Chinois circulant dans toute la planète. Cette formidable ouverture qui fait des Chinois des hommes parmi les hommes, est quelque peu ignorée par un Kissinger qui observe une Chine certes millénaire mais qui est peut-être en train de s'évanouir, ou au moins d'apprendre qu'elle n'est plus seule, à part, protégée par l'immensité des steppes et de l'océan Pacifique.

Enfin vient *World Order*¹¹. Ce livre ne peut être que kissingérien. Les nations s'y perpétuent à travers les siècles, comme leurs rivalités, l'intellectuel-diplomate analysant leurs équilibres possibles. La prose est grandiose, et la thématique suscite des fresques chevauchant les siècles.

Un tsunami Idéologique

En 1992, Francis Fukuyama, dans son célébritissime *The End of History and the Last Man*¹², annonce un monde post-idéologique ou a-idéologique, l'humanité intériorisant la seule idéologie rationnelle et raisonnable, celle de l'individu, de la démocratie et du marché. Or, au contraire, la post-bipolarité se caractérise par une effervescence idéologique sans précédent. Le libéralisme occidental est concurrencé, bousculé, malmené par d'innombrables « ismes » : fondamentalismes ou intégrismes, ethnismes, nationalismes de toutes tailles, idéologisation des pratiques sexuelles...

Dans les années 2000, suite au choc du 11 septembre 2001, le néo-conservatisme américain, réaction caricaturale mais inévitable, s'invente en croisade pour la démocratie. Ce sont les interventions américaines en Afghanistan et en Irak. La démocratie occidentale, portée par sa dynamique universaliste, paraît ne pouvoir s'arrêter de vouloir se diffuser. Tout comme le docteur Frankenstein, elle fabrique des monstres qui lui

11. H. Kissinger, *World Order*, New York, Penguin Press, 2014.

12. F. Fukuyama, *The End of History and the Last Man*, New York, Simon & Schuster, 1992.

échappent immédiatement : un Afghanistan qui tente désespérément de ravauder ses liens ethniques ; un Irak déchiré par l'appétit de revanche des chiïtes, auquel les sunnites répondent par une rage aveugle qui se matérialise dans l'État islamique.

L'engrenage, le cauchemar du Vietnam sont à nouveau là, beaucoup plus fous et incontrôlables. L'ennemi n'est pas un nationalisme bien identifiable, mais l'hydre en métamorphose permanente des films de science-fiction.

Kissinger nous dit-il quelque chose de cette « idéologisation » du monde ? Il est et reste un Allemand, un Européen, un homme des Lumières même s'il a saisi leur part d'ombre. Kissinger est sans doute un dernier « honnête homme », pour qui l'immense culture forme une muraille supposée protectrice contre les lames de fond. L'idéologique n'est pas nié, mais il doit être et rester un instrument de la Raison. Or l'idéologique d'aujourd'hui a échappé à l'Occident. Loin de tenter de formuler l'universel, le voici au service de particularismes qui ne cessent de se multiplier.

Henry Kissinger est bien le dernier diplomate. La mondialisation, l'explosion des circulations, la bureaucratisation de la planète, la contraction spectaculaire de l'espace et du temps démodent irrémédiablement les manœuvres de la puissance. Ces jeux pluriséculaires ne disparaîtront pas en un jour. Mais ils deviennent dérisoires pour une humanité condamnée à se gouverner et s'administrer comme un ensemble, avec pour priorité de garder vivable la terre, notre maison. Ingénieurs, bureaucrates, financiers, gestionnaires imposent déjà leurs dogmes.

Comme le Guépard de Lampedusa, Kissinger s'inscrit dans la longue et magnifique lignée d'hommes de cabinets, à la culture étincelante. Mais, comme bien des spécialistes des végétaux et des animaux peuvent nous le rappeler, les espèces les plus sophistiquées survivent parfois mal aux ruptures et aux changements d'époque.



Mots clés

Henry Kissinger
États-Unis
Diplomatie
Ordre interétatique